



REPORT'AIR 1

LE JOURNAL DU FESTIVAL SAMEDI 19 JUIN 2021

JEUDI APRÈS-MIDI, LANCEMENT SOUS LA HALLE

OUVERTURE RÉTRO-FUTURISTE

« Enfin ! » Cri du cœur condensant à lui seul les incertitudes, les désillusions, les efforts de ces derniers mois, mais aussi la vive joie retrouvée, par Sylvain Dépée et Annie Marchet, en foulant la scène de la Halle !

Il est vrai qu'on était tous un peu ahuris de se serrer à nouveau les uns aux autres sur les chaises accolées – par six au maximum, bien sûr ! – pour cette ouverture si particulière... Jamais à Lignières le festival ne fut aussi estival ! Une atmosphère lourde faisait voler les hirondelles bien bas – présage d'orage ? Le ciel semblait lui aussi fébrile, juste avant que démarre le spectacle... Tout commence en douceur : un écran de fumée, un doux fredonnement, un bourdonnement musical profond, poétique, onirique. Sophie Maurin (l'artiste dirigeant le projet) et les élèves du conservatoire de Bourges nous appellent au voyage. Brusquement, les chaises, la Halle, les masques, les lumières, tout s'évanouit. Nous voici à Noirlac, en plein Moyen Âge. Lente déambulation aux côtés d'un moine. Il porte le poids des ans



C'était comme « halle-abbaye » !

sur ses épaules, et nous, nous oublions les âges qui nous séparent de lui. On l'aura compris, ce voyage imaginé en premier lieu pour les *Futurs de l'Écrit* était fondamentalement temporel ; en prenant vie sous la Halle, repli idéal, il devient également spatial. *Ad libitum*, ou l'abbaye *in absentia* ressuscitée *ad hoc*. Deuxième volet – l'abbaye toujours, lors d'un hiver contemporain. Une femme arpente les mystérieuses traces des passés : le sien, comme celui du bâtiment. Naît alors en nous cette

intime conviction : le temps est à la fois linéaire et cyclique. Il s'écoule, il défile ; il creuse des sillons dans la pierre, la peau, le parchemin. Il décrit aussi de vastes rondes rythmiques, il n'existe que par répétition des secondes et des heures, des jours et des siècles. La musique multi-instrumentale et les chants polyphoniques de l'ensemble jouent incessamment entre ces deux dimensions. Dernier récit : drôle d'histoire enfantine ! Plus le temps passe, et plus on rajeunit : c'est bien

connu... La peau du pachyderme, épaisse, contraste tant avec celle du vieux moine, diaphane. L'artiste, en architecte, nous confiera en aparté que ce sont justement les contrastes qui l'ont d'abord saisie en visitant Noirlac : le grain sensuel de la pierre face au grain si subtil, impalpable, de la lumière. Ultime ritournelle, et s'évanouit l'instant de ce voyage... Reste, consolante, la mémoire, gardienne véritable du premier temps vécu de ce week-end.

Henry Hautavoine

ÉDITO

NOUVELLE ÈRE, À TEMPS !

Les artistes sont des choses fragiles : il suffit d'un tout petit rien, un léger voile et chut ! ils se confinent au silence...

Il y a peu – c'était il y a si longtemps pourtant – on a cru bien faire ; on a choisi en 2020 comme mode (pourtant bien peu commode) de vêtir nos mentons de singuliers chiffons, faits de bric et de broc. Par la suite, on leur a souvent préféré des modèles très plastiques, hélas moins esthétiques, pour une raison étrange, *hygiénique*. Ils reflétaient pourtant encore un bleu céruléen, ils nous donnaient à voir un coin de ciel dégagé là où naguère nous décelions fossettes et sourires... Quel mal pouvait donc faire cet attribut à la poésie de nos vies ?

C'était oublier que si la voix parlée filtrait tant bien que mal, par l'étoffe, la voix chantée s'en trouvait tout étouffée. Rapidement à bout de souffle, nos artistes, sans trop de bruit, se sont tus. Désert de musique – silence. Quelle ironie ! Cet accessoire de carnaval, loup vénitien ou bien museau grotesque, s'est retourné contre son esprit initial. Mascarade ! Le temps n'était plus à la fête...

Mais depuis jeudi, dans les rues et sur la scène, serait-ce la fin du cache-tête ? Nos artistes se languissent depuis si longtemps d'un *face-à-face*, franc et entier : c'est leur manière à eux de respirer, que voulez-vous ! Ce ne sera qu'à moitié le cas : le public supplie, mais applique encore ces lestes barrières.

Ce fantastique objet nous a permis de survivre, en prenant soin des autres plus encore que de nous-mêmes. Fabuleux élan de compassion que celui que nous avons connu ! Mais traverser l'existence dans la seule tourmente de la survie est un programme guère haletant. Plus que jamais, nous appelons au ré-enchantement de l'existence.

Pour ces quelques jours, fêtons la vie, en plein air, du temps retrouvé...

Henry Hautavoine

JEUDI SOIR AUX BAINS-DOUCHES

CYRIL MOKAÏESH, D'UNE VILLE À L'AUTRE

Cyril Mokaïesh était avec nous hier soir aux Bains-Douches. Partage de souvenirs, d'émotions et de révoltes.

Paris-Beyrouth. 4 180 km. Deux villes. Deux pays. Un album. Douze chansons. Un spectacle. Un tour de champs sur Seine et sur mer agitée. Avec sur les planches, un enfant de ces *là-bas*, un enfant de la balle réelle qui, pour un soir de retrouvailles, nous tire de notre torpeur « covidienne » et nous atteint en plein cœur. Cyril Mokaïesh se produit une nouvelle fois à Lignières pour nous offrir en *live* son quatrième opus solo, sorti quelques semaines avant notre premier confinement. Dès les premières minutes, dès les premières notes orientales de violon et de saz électrifiés, il nous tend la main et nous emmène en voyage. Ce n'est pas un voyage Havas, ni un périple tranquille, mais une odyssée dans le temps et l'espace, où gravitent les souvenirs, les amours, les coups de gueule, les coups de cœur, les « bateaux qu'on prend », « le train du chagrin ». Mais c'est aussi et surtout une traversée intérieure, voire spirituelle. Un Cyril Mokaïesh démasqué. Électro souvent, acoustique parfois, la musique participe au cheminement, à la course, à sa quête, avec deux remarquables musiciens qui l'accompagnent : Marie-Anne Favreau et le créatif Valentin Montu. À travers plusieurs chansons,

Cyril Mokaïesh nous partage son regard sur Beyrouth, cette ville qui a vu naître son père. Il y a passé quelque temps en 2019 pour réaliser cet album. Ce Beyrouth, « un cèdre, le monde entier », ces quartiers de « Zodaq El Blaà à Raouché » où « il pleut des cordes, que la ville se passe au cou ». Mais de là-bas, il nous dit, un peu comme autrefois le poète voyageur, « la vie est ailleurs ». Mais où est-elle alors ? En tout cas, elle n'est plus à Paris. Paris, cette maîtresse qui l'a vu naître, mais qu'il quitte en la regardant droit dans les mots : « Pardon Paris, c'est sans toi que palpitent, pardon Paris,

l'à-présent et l'ensuite ». Une amante qu'il quitte, pour sans doute mieux la retrouver. La vie serait-elle peut-être cachée dans la spiritualité, « s'en remettre au céleste, originel berceau, implorer le très-haut » ? Pas certain quand on entend cela : « s'en remettre au destin, par foi ou par défaut, sacrifier son chemin, de nos vœux pieux ne reste qu'un souvenir idiot »... Il reste alors la politique, l'engagement. Il le clame : « Je suis communiste ». Mais il avoue aussi qu'il est « jeune-branleuriste », « fils-d'avocatiste libanais »... et même « bains-douchiste », pour vous dire !

Il sait également être corrosif, sarcastique et ironiquement désabusé, à juste titre, quand il reprend en solo le morceau qu'il a interprété en duo avec Lavilliers il y a quelques années, « *La loi du marché* » : « On vous laisse nos hivers, on vous laisse nos étés, de quoi vous distraire et nous faire tomber. »... Hier aux Bains-Douches, Cyril Mokaïesh nous a réveillés après des mois de confinement et nous a redonné envie de réfléchir ensemble, de partager des émotions ou simplement d'applaudir un grand talent. Nous en avions besoin.

Pascal Roblin



Sen-saz-ionnel !

INTERVIEW D'ANNIE MARCHET & SYLVAIN DÉPÉE

« UN GRAND BOL D'AIR ! »



Regards croisés

Report'Air : Deux ans d'attente côté public, sept semaines pour tout organiser, onze concerts au programme... C'était pour faire original ?

Sylvain Dépée : « De toute façon, c'était obligé, aux Bains-Douches, on est des originaux ! »

Annie Marchet : « Mais c'est de la contrainte que naissent la liberté et les jolis projets. On s'en serait passé, quand même... Je n'ai pas encore beaucoup d'humour, là-dessus. Mais ça viendra [rires]. Ça a quand même été difficile pour les équipes, pour tous ceux qui œuvrent... »

S.D. : « ... artistes, intermittents, spectateurs... Ça a éprouvé tout le monde. Et c'est pour ça qu'il était important que nous soyons là. Si Annie n'avait pas eu sa force de conviction, si de mon côté, j'étais resté focalisé sur les complications, on aurait pu être absents durant presque dix mois... C'était pas possible d'attendre autant de temps. »

A.M. : « Il faut dire : tu programmais, tu déprogrammais, tu reprogrammais... Mais je me suis dit : là, il y a une fenêtre qui s'ouvre. On le fera n'importe où : en haut des arbres, en équilibre sur un mur ; mais il faut le faire, comme une intime conviction. Comme une bouffée d'air après l'apnée. »

S.D. : « Il fallait un grand bol d'Air du Temps. »

R : Niveau organisation, à quel moment avez-vous pu enfin vous dire : « ça y est, la 29^e édition de L'Air du Temps va avoir lieu ? »

A.M. : [en regardant Sylvain] « Une semaine avant ? »

S.D. : « Oui, c'est ça. On n'avait pas de validation. Ce n'était pas la faute de l'administration, la préfecture du Cher, notre député également, ont été très présents. On n'a pas cessé de recalculer, jusqu'aux derniers jours... »

A.M. : « On se disait qu'il fallait qu'on se mette des "parachutes". On se faisait des plans, et si jamais ça ne fonctionnait pas, on fera comme ça. Mais ça, on l'a toujours vécu. On le sait : il y a la théorie, et il y a la pratique. En tant qu'organisateur, on fait aussi confiance aux gens. Les règles sont différentes, comme l'extérieur, on le sait, et il faut s'ajuster. Mais on n'a pas eu beaucoup de temps quand même... »

S.D. : « Le symbole de toute cette incertitude, ce sont les changements de protocole juste avant le début du festival. Deux jours avant, on apprend qu'il n'y aura plus de couvre-feu à partir de dimanche ; de même pour les masques. On ne reproche

pas au gouvernement de chercher à s'adapter à la chaleur, mais pour nous c'est encore un inconvénient. Organiser un festival, c'est toujours des responsabilités ; cette année s'est rajoutée la contrainte sanitaire, et ce n'est pas une petite chose sur les épaules. »

R : Des émotions, c'est le lot de toutes les années, mais pour celle-ci, on imagine que c'est autrement particulier... Quelles sont celles que vous ressentez pour la première fois ?

A.M. : [silence chargé d'émotions] « Revoir les spectateurs qu'on n'a pas vus depuis deux ans. C'est le manque, et dès qu'on se revoit, on a les larmes aux yeux ! Ce matin encore, je me suis dit : ça y est, on y est ! Et puis cette fois-ci, c'est à plus petite taille. On est plus dans la proximité, et il y a une certaine sérénité dans le déroulement de ce week-end. »

S.D. : « Moi, le sentiment que j'ai, c'est qu'on est vraiment passés à deux doigts du précipice. Les années qui viennent vont aussi être compliquées, il faut être très clair là-dessus. Mais tout le monde prend conscience qu'il faut protéger ce festival, en gardant l'esprit de *L'Air du Temps*. »

Propos recueillis et photo par Henry Hautavoine

VENDREDI SOIR AUX BAINS-DOUCHES

COOL, CHIC AVEC DUPRÉ

Casquette sur la tête et guitare bien émue : hier soir aux Bains-Douches, Baptiste Dupré, « content d'être maintenant », avait grande envie de partager ses chansons, mais aussi son humour caustique. Cet artiste ardéchois est un sacré personnage : chanteur et guide accompagnateur en montagne, il a parfaitement su guider le public à travers son univers.

Accompagné de ses quatre musiciens, Julien Desrumaux à la guitare électrique, Jonathan Mouton à la basse, Adrien Chambon à la batterie et José Ramanoélina au violon, à la trompette et à la scie musicale, le chanteur nous em-

mène au vent (du Nord) dès la première chanson. La nature est omniprésente, elle nous enveloppe. On est au milieu d'une forêt, avec ce violon qui s'envole et virevolte, tout comme le papillon. Le spectacle nous fait l'effet d'une grande randonnée en forêt, moment d'évasion précieux, bouffée d'air frais ressource.

Humilité, simplicité, celui qui esuie sa guitare « cristallisée » avec un pan de sa chemise nous invite à « demeurer un instant dans la beauté du temps », c'est son ode au *carpe diem*. Optimiste, mais pas mièvre. Juste épicurien. On se prend à rêver de prolonger la soirée



Suivez le guide... jusqu'à Nouméa

avec les cinq musiciens autour d'une bonne bouteille de rouge à refaire le monde, à parler littérature, parce que c'est un thème important. Les livres, ça sauve des vies, comme ça a sauvé celle de Lola.

De ballades folk en moments musicaux plus rythmés, le public est loin d'être resté passif et s'en est donné à cœur joie : il a prouvé son *rhythm berrichon* lors d'un concours de *snapping* (claquements de doigts), et ça a bien swingué, il a gagné un concours de chant, et même révisé ses pronoms personnels. On a entendu de grands éclats de rire sur la chanson « Question existentielle » qui parle de

la « b*** » de Baptiste Dupré (Brassens n'était vraiment pas loin), ainsi que sur « Nouméa », qui a donné lieu à une chorégraphie parodiée de *boys band* digne d'« Isabelle a les yeux bleus » des Inconnus. Et le violoniste et le chanteur, casquette sur le côté pour l'occasion, d'agiter les bras en résonance. Le spectacle file trop vite : « Le temps passe, tout s'efface. Tout, ou presque. Reste la tendresse ».

Cool, chic avec Dupré,
Délice au solstice,
Cool, chic avec Dupré,
C'est le début de l'été

Violette Dubreuil



Lignières, c'est mieux que la Creuse !

VENDREDI MATIN AU JARDIN DES BAINS-DOUCHES

VOYAGES ENTRE AIRS INCONNUS



« Voyage, voyage » initiatique

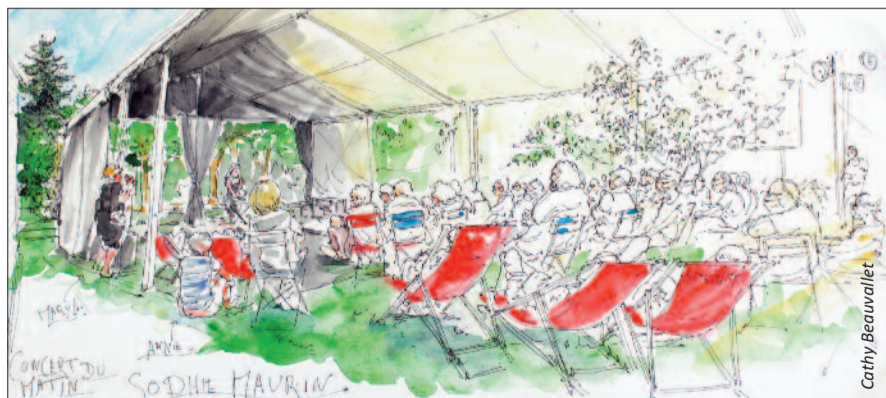
Réveil musical en douceur : Sophie Maurin, aperçue en ouverture du festival, a profité d'une matinée clémente pour dévoiler le plan de son nouvel album : *Longitudes*.

Au gré des coordonnées géographiques, nous parcourons son itinéraire très personnel avec une émotion étrange. Quelques larmes entrecourent sa plongée sous-marine aux côtés de son

grand-père... Ce matin-là, c'est la première fois que Sophie Maurin confie ses nouvelles chansons, le public face à elle. Elles déploient librement leurs ailes en tous sens, guidées par une allégorique libellule, qui virevolte aux premiers rangs ! Un solo piano-voix, aussi électro qu'acoustique – en voyage, elle n'a décidé de n'emporter que l'essentiel. Et l'essentiel semble ailleurs : sans aucun doute dans l'élan de la jeune artiste. Plutôt que fille de l'air, ne serait-elle pas fille de l'océan, Vénus anadyomène à laquelle le flot des vagues d'émotion pure donne souffle et vie ? Elle explore tout – le corps aussi, cette épaisseur qui nous permet d'être au monde, ce prérequis au voyage. *Longitudes* offre toute latitude,

mais plus encore, c'est l'altitude, l'épaisseur du monde qu'elle nous enjoint à sentir, en passant des hauteurs de vols long-courriers aux profondeurs d'une épave marine... avant de finir littéralement en orbite ! Son voyage touche au métaphysique, comme dans toute tribulation poétique : il nous fallait aussi songer le temps d'une chanson au « dernier voyage, celui qu'on va tous faire ». Avec pareille légèreté sensible, Sophie Maurin gagne la grâce d'aller partout. À la fin de l'étape, nos chemins se séparent... Une intime conviction à l'âme, chez le public comme chez l'artiste : l'odyssée merveilleuse ne fait que recommencer !

Henry Hautavoine



Cathy Beauvallet

VENDREDI APRÈS-MIDI SOUS LA HALLE

FABULEUSE AMÉLIE AU BAL DES VIVANTS

À l'ouverture du festival, on nous a promis du spectacle vivant, et la promesse a été largement tenue ce vendredi après-midi, sous la Halle ! « Le mariage intempêtif » entre Amélie-les-Crayons et les musiciens des Doigts de l'Homme, même s'agissant d'un premier concert à 15 heures après un an de silence, a enchanté l'auditoire. Bal des vivants, oui, mais aussi bal masqué, ce qui donne l'impression à Olivier Kikteff, fondateur du groupe, de jouer devant un congrès de dentistes.

Qu'importe, on ne boude pas son plaisir, ça swingue, les trois guitares, la contrebasse et les percussions nous transportent dans leurs rythmes endiablés, tels « La balançoire », chanson sur le thème de l'enfance, qui a permis à Yannick Alcocer de délaissé sa guitare pour le ukulélé à douze cordes, et qui a ravi la classe de CM1-CM2 de l'école de Lignières. « Elle attrape les nuages avec les cils quand elle a des guilils dans le ventre, quelle chance ! »

Pause cigarette ? Seule sur scène, avec sa guitare, Amélie nous annonce la fin du monde : « on s'est tous mis d'accord, pour une fois solidaires, il n'y a



Ensemble pyramidal

qu'une seule solution, la manifestation ».

Pas le temps de respirer, une valse endiablée, revisitée par Olivier Kikteff, coupe le souffle du public, mais pas celui d'Amélie. Avec « La dernière des filles du monde », Amélie sort sa palette d'actrice pour interpréter Miss Joconde, avec la complicité du quintet pour les chœurs. Jubilatoire ! Autre moment de communication avec la Halle quand une panne de micro contraint Olivier à jouer « Morgane de toi », avec une chorégraphie improvisée d'Amélie et les chœurs de la salle. Spectacle toujours vivant ! Les Doigts de l'Homme enchaînent avec un morceau de jazz manouche, ponctué par un lancer de cymbale par Nazim Al-louche, le percussionniste, qui

offre ensuite un solo. Moment de partage.

Une fois encore, Elizabeth est indécise devant sa garde robe, elle crise, elle craque, elle sort en retard, non pas mal fagotée, mais « toute nue avec un masque » ! Cela ne semble aucunement perturber le benjamin de l'équipe, le guitariste Benoît Convert. « Faire tourner la tête, la jupe et le cœur, c'est la magie du bal des vivants, la musique s'arrête », sur un saut jeté du contrebassiste Tanguy Blum. Bravo ! Après deux rappels, dont un avec un instrument à cordes gréco-irlandais, un bouzouki ? Le public est debout, prêt à partager le chemin d'Amélie, *we love her !*

Mireille & Jean-Jacques Dubreuil

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

SOUS LA PLUME DE CATHY

Le public ayant la chance d'occuper les rangs de devant pourrait également passer son spectacle à admirer Cathy Beauvallet, installée dans des positions pas toujours confortables, et dont le regard aiguisé fait des allers-retours constants en direction de la scène. Sa plume découvre sous un trait fin et gracieux des portraits d'artistes et du public, qui se révèlent au gré des chansons. Chaque année depuis 2002, cette incroyable artiste recrée l'ambiance du festival de ses couleurs chatoyantes.



MICRO-TROTTOIR

QUELS ONT ÉTÉ VOS REMÈDES CULTURELS PENDANT LES PÉRIODES DE CONFINEMENT ?



Jacqueline et Bernard - Saran dans le Loiret



Elizabeth - La Celle-Condé, Nicole - St-Amand-Montrond, Martine - Mehun-sur-Yèvre



Jodi et Max - Maisonnais

Je fais de la musique en amateur (Bernard), alors j'ai joué de la guitare deux ou trois heures par jour. On a fait de la lecture, des mots fléchés, des sudokus. Comme il n'y avait plus de spectacle, on a regardé des pièces de théâtre sur internet, on a écouté de la musique, et regardé des vidéos, toujours sur la Toile.

On a regardé YouTube et la télévision. Sinon, on a fait énormément de lecture. J'ai beaucoup écouté les CD de Carla Bruni et Clara Luciani, c'est très éclectique (Elizabeth). Moi, j'ai carrément ressorti les 33 tours, la platine et tout ce qui va avec et je les ai bien utilisés (Martine) !

Max fait de la batterie, on a regardé pas mal de films et de séries sur Netflix. Récemment, j'ai vu un documentaire de Pink sur ce qu'elle a fait pendant le confinement, qui évoque sa tournée. J'ai pris des billets pour le Printemps de Bourges et j'ai hâte d'y être !

Propos recueillis par Violette Dubreuil et Adèle Miara

FESTIVAL ORGANISÉ PAR

Le Centre de la Presse

Conception graphique : Le Centre de la Presse 18170 Maisonnais. Téléphone : 06.21.09.38.28. contact@lecentredelapresse.com

Participant à REPORT'AIR : Cathy Beauvallet, Virginie Canon, Jean-Jacques & Mireille & Violette Dubreuil, Marylène Eytier, Henry Hautavoine, Franck Lemort, Adèle & Pascal Miara, Francine & Thibaud Moronvalle, Pascal Roblin

LES PARTENAIRES DE L'AIR DU TEMPS